



HUMEUR

GAËLLE MOURY

« En vrai de vrai », l'actu au rythme du scroll



© CAPTURE D'ÉCRAN RTBF

Dix-huit heures. On attendait avec tellement d'impatience *En vrai de vrai*, nouveau talk-show de la RTBF pensé pour être en phase avec notre époque, qu'on s'est précipités sur Auvio, où la première émission était censée être disponible. Mais tout vient à point à qui sait attendre : après une petite heure de rafraîchissements frénétiques de la page de l'émission, dans l'espoir d'une apparition divine, et une petite dose de scrolling pour être sûrs qu'on n'avait pas loupé une info, Mariam Alard et sa joyeuse bande, composée ce mardi de Jennifer Istace, Nicolas Pipyn, Vincent Billaroch et Mélanie Akkari, ont fini par apparaître d'un pas décontracté sur notre petit écran. Alléluia !

Le ton encore un peu hésitant – c'est normal, c'est une première – se veut accessible, spontané – tutoiement généralisé à l'appui – avec des codes et un vocabulaire actuels, proche de ce qui se passe dans nos smartphones et ce sentiment que, quoi qu'il arrive, il ne faut jamais nous laisser le temps d'avoir envie de retourner scroller. D'ailleurs, tout va un peu vite, des séquences qui s'enchaînent à un rythme soutenu au passage express de l'invité du jour, l'expert mode Loïc Prigent.

Au-delà du rodage bien sûr nécessaire, et des petites adaptations qui vont naturellement se faire au fil des numéros, cette culture du zapping n'empêche pas *En vrai de vrai* d'aborder intelligemment des temps forts de l'actualité. Et de le faire avec des exemples concrets issus des réseaux sociaux, agrémentés d'une analyse journalistique souvent plus que bienvenue. Car un peu de contexte autour d'une publication de Donald Trump ou d'une vidéo virale ne fait jamais de tort.

Une accessibilité et une manière de repenser les formats qui méritent d'être saluées, à l'heure où le jeune public se détourne toujours davantage des médias traditionnels au profit des réseaux sociaux. La solution miracle ? Peut-être pas. Mais une tentative vivante, sincère et dans l'air du temps qu'on a hâte de continuer à voir grandir.

LITTÉRATURE

« Ce roman, je l'ai écrit moi-même »

Thélyson Orélien, auteur de « C'était ça ou mourir », soupçonné d'avoir utilisé l'intelligence artificielle pour l'écrire, sort du silence et affirme que le roman est bien sa « création ».

CÉDRIC PETIT

Star des ventes, avec plus de 75.000 exemplaires écoulés depuis la fin août, toujours en lice pour le prix Renaudot, le romancier Thélyson Orélien s'est défendu mardi d'avoir eu massivement recours à l'intelligence artificielle pour son roman *C'était ça ou mourir*. « C'est une calomnie et une hérésie », se défend-il dans un texte transmis à l'AFP par son éditeur français Grasset et intitulé *Ce roman que j'ai écrit*. « J'ai eu recours ça et là à des outils pour des recherches, s'agissant notamment des idiomes étrangers. Mais aucune phrase de ce livre n'a été créée par une machine, pas plus que le sens ou l'ordonnance d'un récit qui vient de mes tripes », précise-t-il dans ce texte avec lequel l'auteur entend surtout reprendre la main sur sa propre histoire, après avoir observé une période de silence d'une quinzaine de jours. Début octobre, sa tournée promotionnelle en France et en Belgique avait été arrêtée pour permettre à l'écrivain canado-haïtien de rentrer au Québec. Entretemps, son livre, qui faisait déjà partie des meilleures ventes de romans de la rentrée littéraire, s'est encore conforté au sommet.

Des « erreurs de jeunesse »

Le 21 septembre, le compte @Balance-TonClaude, créé par le chroniqueur du *Figaro* Samuel Fitoussi, avait révélé, via X (ex-Twitter), que selon l'analyse du détecteur d'intelligence artificielle Pangu, le roman d'Orélien était en grande partie écrit par une intelligence artificielle. Dans la foulée, de nombreux extraits du roman avaient ainsi été passés à la moulinette du détecteur, avec le même verdict, tandis que se faisaient également jour des accusations de plagiat que le romancier aurait commis avant la publication du livre, dans des écrits précédents.



Malgré l'affaire, les ventes du roman ont continué à progresser, dépassant les 75.000 exemplaires. © BELGA

C'est notamment ces accusations qui lui ont valu d'être éjecté de la première liste du prix Goncourt. A l'inverse, le jury du prix Renaudot a quant à lui décidé de maintenir le roman, déjà récompensé par le prix Fnac, dans sa seconde liste. Sur ce point, l'écrivain reconnaît ainsi ce qu'il qualifie d'« erreurs de jeunesse » : « En 2010, j'ai quitté Haïti après le terrible tremblement de terre, en passant par la République dominicaine, tout comme Jonas Dorléon. J'avais un peu plus de vingt ans, j'étais sans doute un peu trop pressé, sans vraiment mesurer ce que j'avais encore à apprendre. Je voulais écrire, je lisais beaucoup. Il m'arrivait de découvrir un écrivain et de vouloir aussitôt lire tout ce qu'il avait écrit. Depestre, Glissant, Césaire, Chamoiseau, Alexis, Char, Péguy, Hemingway, Márquez, Dostoïevski, etc. J'admirais des rythmes, des manières de raconter des phrases qui restaient dans ma tête pendant des jours. *Le Matin des magiciens*, de Louis Pauwels et Jacques Bergier, m'a par exemple renversé. Mais admirer n'autorise pas à prendre, à m'attribuer des textes qui ne sont pas les miens. J'ai commis des erreurs inacceptables, malgré la jeunesse et l'inexpérience. Je le regrette profondément et présente mes excuses sans réserve ».

Sur l'écriture du roman en lui-même, Thélyson Orélien dément par contre avoir utilisé l'IA de façon massive, comme le laissent suggérer les analyses

par des détecteurs d'IA. Comme il l'avait déjà indiqué dans un premier temps, il explique avoir « commencé à écrire *C'était ça ou mourir* à l'automne 2017, sur un coin de table à Laval. J'ai terminé un premier jet de ce texte en 2019, plus de 300 pages, au moment où j'apprenais la mort de ma mère, un mercredi de Pâques.(...) Et puis la fiction s'est déployée, un univers que j'ai inventé pour qu'un homme, Jonas Dorléon, existe sur la page avec ses mots à lui – quand il pense, quand il parle », détaille-t-il, sans nier avoir utilisé l'IA pour des recherches, notamment sur « les idiomes étrangers ».

« Il vient de mes blessures »

Le romancier parviendra-t-il à calmer les esprits ? Dans son texte, il demande surtout que ce soit le roman qui soit au centre du jugement et non lui-même, en tant que personne, pour des erreurs de son passé. « Je ne veux pas effacer mon passé ni prétendre être un homme sans fautes. Mais ce roman, je l'ai écrit moi-même. Il vient de mes blessures et de celles des autres migrants. Cette blessure de l'exil dont on ne guérit pas. Ce roman en est le fruit, c'est le fruit de mon travail, c'est ma création. » appuie-t-il ainsi. Avant de conclure sur l'espoir que l'histoire de Jonas Dorléon, le personnage du roman, soit lue pour ce qu'elle est et pour ouvrir les yeux de ses lecteurs.

20024987



Gaston fait la fête dans Soir mag

Un nouvel album et 70 ans au compteur, le génial gaffeur prend possession des pages du magazine.



Le cheval, le meilleur ami de l'homme

Longtemps soldat ou bête de somme, le cheval a partagé notre sueur avant de devenir un compagnon de loisir.



Anne Hathaway se met en pause

Cinq films emblématiques, dont "L'Odyssée", et un bébé en 2026, la star termine une année hors norme.



Abonnez-vous dès maintenant ! 12 mois au prix de 165 €. Tél. 02-616 20 00 - abonnements@soirmag.be - www.soirmag.be